

Poulpe fiction

*Un poulpe pâissant
De peur devant le plongeur
Le rendit soudain songeur
Et compatissant*

Enfant, j'adorais que mon grand-père me dessine des monstres marins. Comme je me destinai à la carrière maritime – que je n'ai jamais embrassée pour cause de daltonisme et de mauvaises notes en mathématiques –, j'espérais ainsi me préparer à la rencontre de créatures improbables au cours de mes futures circumnavigations. Je me souviens d'un dessin qui me représentait en mousse cramponné au bastingage d'un fier trois-mâts; les yeux écarquillés, je contemplais une mer démontée dans laquelle s'ébattait un gang de monstres,

purs descendants de ceux que Dieu créa le cinquième jour de la Genèse ou envoya à saint Antoine. En réalité, ils avaient plutôt l'air débonnaires malgré leurs narines dilatées, leurs crêtes dentelées et leurs queues bifides. Même les nombreuses dents animant leur rictus de chat du Cheshire ne suffisaient pas à m'effrayer. Ils ressemblaient trop aux démons et dragons celtiques ou chinois, aux baleines échouées des gravures et aux léviathans à dents de phacochère et autres serpents de mer qui peuplent les espaces vides des portulans. Ils avaient une allure plus reptilienne et porcine que marine, comme les dauphins des fontaines de la Renaissance ou le bœuf marin qui terrorisa jadis les Ciotadens. Bref, désolé, cher grand-papa, tes monstres baroques dataient. Mon sens du réalisme biologique, naturel pour un gosse de mon âge, me soufflait que j'étais en présence d'une grossière tentative de fraude scientifique. Si monstres il y avait, ce que j'espérais de tout mon cœur, ils ne devaient pas avoir tout à fait cette gueule-là.

Plus tard, mon père me conseilla la lecture de *Six Cents Milliards sous les mers* d'un certain

Harry E. Rieseberg, chasseur professionnel de trésors engloutis. Cet aventurier américain haut en couleur descendait en scaphandre lourd et semelles de plomb dans les cales de navires naufragés à la recherche de lingots d'or. Il n'avait pas dû en trouver souvent pour avoir besoin de vendre le récit enjolivé de ses exploits. Il raconte que chaque fois qu'il était sur le point de se saisir du magot, une pieuvre géante jaillissait du fond de l'épave et pinçait son tuyau d'arrivée d'air. C'était aussi désagréable que lorsque les Dupond et Dupont arrêtent de pomper l'air dans *Le Trésor de Rakhm le Rouge*. Le pauvre scaphandrier devait trancher un à un, à la hache, les huit tentacules de la bête avant de pouvoir respirer de nouveau. Essayez donc de couper de la guimauve à la hache, vous verrez que ce n'est pas facile; sous l'eau, en apnée et dans le noir, ça l'est encore moins. J'avoue que le récit de ces combats désespérés dans les profondeurs glauques alimenta longtemps mes terreurs nocturnes.

En plongée dans les cales bourrées de motos, de fusils et d'obus rouillés d'un cargo britannique coulé dans le golfe de Suez en 1941,

je ressentis ma première angoisse. Ce sentiment atroce que l'on va mourir si on ne voit pas tout de suite le soleil était dû autant à la narcose des profondeurs, à un petit déjeuner trop copieux qu'aux poulpes géants habitant les recoins obscurs des cales de mon cerveau troublé par l'azote. Aujourd'hui je sais apprivoiser les démons qui m'attendent avec fidélité dès trente mètres de profondeur mais je doute encore de l'existence du poulpe géant.

Et pourtant les contes scandinaves, qu'il faut prendre au sérieux, évoquent le *Kraken* cornu, vaste comme un archipel, coulant les plus gros bateaux et noircissant la mer de son encre. L'évêque de Bergen, Olaüs Magnus, l'a décrit avec force détails en 1555. Il a un diamètre d'une demi-lieue et une hauteur de quarante pieds. Qui oserait le croire si de telles choses n'étaient affirmées plus tard par Pontoppidan, un autre évêque, cette profession étant familière des monstres qui émaillent les textes bibliques. On peut admirer un *Kraken* tout à fait convenable au cinéma dans le deuxième volet du film *Pirates des Caraïbes*. Bien avant cela, Pline cite le récit d'un certain

Trebius Niger sur un poulpe gigantesque qui ravagea les viviers de Carthage et mit en fuite les chiens en émettant un affreux ronflement; sa tête avait la grosseur d'un tonneau de quinze amphores et ses bras faisaient trente pieds. Dans les « trous bleus » de l'archipel d'Andros, aux Bahamas, se cache *Luska*, la terreur aux bras multiples comme Shiva la déesse. Un ex-voto fameux d'une chapelle de Saint-Malo montre un céphalopode hors gabarit saisissant un navire sur les côtes d'Angola. On ne dit pas comment la Sainte Vierge tira le navire de ce mauvais pas mais l'on sait que le capitaine Nemo sauva Ned, le courageux harponneur, des tentacules d'un mollusque géant dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*.

Les films de série Z sont riches en tentacules malintentionnés planqués dans les gouffres obscurs ou gardiens de coffres débordant de perles. Leurs titres sont *La Créature des profondeurs*, *Le Tueur des mers*, *L'Attaque de la pieuvre géante*. Les poulpes géants y coulent les cargos, terrorisent San Francisco en détruisant le pont de Golden Gate et jettent

la désolation sur le front de mer chaque week-end. Ils côtoient des savants fous, bricoleurs en génie génétique dont ils sont la chimère échappée. Il faut bien sûr des super-héros qui n'ont pas froid aux yeux pour venir à bout de ces calamités à ventouses. Dans un des rares films où John Wayne meurt à la fin, il succombe aux tentacules d'un mollusque devenu amok. *Tako*, le poulpe, est le favori des Japonais dans un genre cinématographique qu'ils ont créé, les *kaijū eiga* ou « films de grands monstres », aux côtés de Godzilla et de T-Rex, autres grands terroristes des cités.

Dans *La Fiancée du monstre*, le poulpe devient sentimental, comme King Kong, et se prend de passion pour la belle héroïne. Mais nul mieux qu'Hokusai n'a figuré les rapports troubles que les pieuvres entretiennent avec la volupté féminine. Une de ses estampes en représente une en train de dispenser de tous ses bras et de sa bouche des caresses osées à une femme en totale pâmoison. Il faut convenir que la possession de huit habiles tentacules leur donne dans le domaine érotique un avantage injuste sur nous. L'étreinte malacologique

tient encore aujourd'hui une place importante dans l'imaginaire érotique japonais. Yuji Moriguchi est connu pour ses *ama* dénudées, plongeuses abusées par des pieuvres aux suçoirs inquisiteurs. On ne lésine pas sur les tentacules violeurs dans les *hentai*, dessins animés pour adultes, une manière habile de déjouer la censure. À côté de l'éternel féminin rôde le non moins durable « monstre primordial » poulpeux, semant la pagaille dans le monde policé, menaçant les vertus bourgeoises des confus excès de ses tentacules phalliques. Roger Caillois, dont l'épée d'académicien s'ornait d'une pieuvre en pierres précieuses, fut sensible à la dimension mythique du mollusque comme Victor Hugo et Homère. Marguerite Yourcenar, qui détestait les poulpes presque autant que l'Académie mais s'apprêtait à occuper le fauteuil de feu Caillois, fut obligée de célébrer son œuvre *La Pieuvre, essai sur la logique de l'imaginaire* et de reconnaître qu'il avait « démontré le rapport entre l'être situé au plus profond du gouffre animal et les fantasmes ou les désirs de l'abîme humain ».

Le fond de toutes ces légendes, navets et fantômes est, pour une fois, bien réel. La réalité approche enfin la fiction. Il existe bel et bien un céphalopode énorme, mais ce n'est pas tout à fait un poulpe. Quand on découvrit au début du XIX^e siècle un morceau de bras avec des ventouses grosses comme des assiettes à soupe dans le pharynx d'un cachalot, le monde scientifique commença à avoir des soupçons. Quand, en 1861 près de Ténériffe, le lieutenant Bouyer de l'avis *Alecton* décrivit avec une précision toute militaire une créature tentaculée au corps de six mètres de long et ramena un bout de sa queue, l'Académie des sciences s'agita. Elle entra en transe dix-sept ans plus tard quand un authentique calmar géant s'échoua sur une plage de Terre-Neuve avec ses tentacules de plus de dix mètres et ses yeux de quarante-six centimètres de diamètre. On pensa alors à un individu exceptionnel ayant forcé sur le *Banania*. On se trompait, il y a bien des populations entières d'immenses *Architeuthis*. Olivier de Kersauson, dit l'Amiral, en accrocha un avec son coursier à voile en 2003. Ces monstres luttent tous les

jours contre les cachalots qui en raffolent pour le petit déjeuner. On a trouvé dans les estomacs de ces cétacés des cargaisons de « becs » de calmar géant. Un biologiste néo-zélandais écuma le Pacifique des années avant de trouver des bébés calmars géants d'un centimètre près de sa grande île. On oublie trop souvent que même les monstres marins ont commencé petits.

Aucune stupeur n'égale celle que provoque la subite apparition d'*Octopus dofleini*, le plus grand poulpe connu qui habite les eaux froides du Pacifique Nord. Et pourtant il ne pèse que deux cent soixante-douze kilos et ne mesure, au mieux, que neuf mètres six dans sa plus grande envergure ! C'est un géant aimable, bien incapable d'entraîner qui que ce soit vers le fond. Je l'ai vu, dans un documentaire qui lui était consacré, embrasser un plongeur avec la plus parfaite gentillesse. L'homme-poisson avait un peu de mal à se dépêtrer d'un animal si attachant. Le poulpe commun avec son petit mètre d'envergure fait figure de géant face à la plus petite espèce connue dont l'adulte dépasse tout juste le centimètre. Les poulpes sont partout dans le monde ; des millions

d'enfants de tous pays les harcèlent dans les rochers des rivages. Leurs pères en pêchent cent mille tonnes chaque année dans tous les océans. Ces animaux finissent en salade à la grecque ou en cari au lait de coco à la mode seychelloise, après avoir été battus ou congelés pour être attendris.

Nous disons poulpe, du grec latinisé *polypus*, « à pieds multiples », mais d'où vient pieuvre ? Le mot est issu du vieux parler des îles de la Manche et s'imposa grâce à Victor Hugo et ses *Travailleurs de la mer* où il peint l'animal comme un tueur maléfique. Il écrivit « Si l'épouvante est un but, la pieuvre est un chef-d'œuvre » et il compléta son tableau terrifiant par un de ses habiles lavis à l'encre brune. Ce à quoi un vieux pêcheur de Jersey répondit en patois : *Où ch'est-i' qu'Victor Hugo fit d's écalifias entouor chutte pouôrre p'tite bête à huit gambes, faïthant d'eune mouque un éléphant ?* Dans le cauchois voisin la bête se nomme *chatrou*, un nom exporté avec succès de l'autre côté de l'Atlantique aux Antilles. Décidément, le parler normand a les bras aussi longs que ce mollusque.